

# MISERANDAE SORTIS ASELLUS (OVIDE, AMORES II, 7, 15) - LA SYMBOLIQUE DE L'ÂNE DANS L'ANTIQUITÉ

Étienne WOLFF\*

## Résumé

Il s'agit d'une étude sur le symbolisme de l'âne dans l'Antiquité où l'on s'interroge notamment sur l'origine de l'image négative attachée à cet animal. On en conclut que l'âne est un croisement de deux symboliques contradictoires, une orientale et sémite, une gréco-romaine et indo-européenne. Enfin on essaiera de situer la place de l'âne par un système d'oppositions et de rapprochements dans le règne animal.

## Summary

*Miserandæ sortis asellus (Ovidius, Amores, II, 7, 15): the symbolism of the ass in classical Antiquity.*

*In the Graeco-Roman ancient world - unlike in the semitic Near East - the ass is a negative figure. It symbolizes the ugliness, the ignorance, the stupidity, the Priapic sexuality, and it is in a way the opposite of the man. This neglect has many explanations, but the main one is that the Indo-European horse has brought about the decline of the Mediterranean ass.*

## Mots clés

Symbolisme, Âne, Antiquité, Animalité, Mépris.

## Key Words

Symbolism, Ass, Antiquity, Animality, Contempt.

Il a déjà été beaucoup écrit sur l'âne<sup>(1)</sup>, au point qu'on peut se demander s'il prête encore matière à étude. Cependant "à force de malheurs, l'âne est intéressant", comme le notait l'abbé Delille, et il est vrai qu'on éprouve facilement de la sympathie pour cet animal que La Fontaine (*Fables* VIII, 17, 4) jugeait "bonne créature". On reviendra donc sur son image qui paraît uniformément négative, en se demandant d'où elle procède et si elle prévaut toujours et partout.

Le nom de l'âne était déjà pour les Anciens une injure. Parmi les nombreux textes qui l'attestent, on se contentera d'en citer trois : Plaute (*Pseudolus* 136) : *neque ego hominis magis asinos numquam uidi*; Térence (*Heautontimoroumenos* 876-877) : *in me quiduis harum rerum conuenit / quae sunt dicta in stulto : caudex, stipes, asinus, plumbeus*; Cicéron (*Lettres à Atticus* IV, 5, 3) : *scio... me asinum germanum fuisse*.

Quelles sont les caractéristiques que l'on attribue communément à l'âne ? Il est laid, ridicule par son braiment et ses grandes oreilles, stupide et entêté.

Il faut s'interroger sur l'origine de cette image péjorative figée, qui pourrait convenir à d'autres animaux. Comme le remarquent A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (s.v. "asinus"), "tandis que le cheval est par excellence l'animal du chef indo-européen, l'âne est anatolien, méditerranéen. Le mot est nouveau dans chaque langue indo-européenne." Le cheval est donc lié au chef et au guerrier, l'âne en revanche est l'animal du paysan. Plus tard, quand l'opposition ville/campagne aura remplacé l'opposition aristocratie guerrière/agriculteurs-éleveurs, l'âne demeurera dévalorisé en tant qu'animal familier du paysan : il a endossé la bêtise et l'obstination supposées de celui-ci. Un texte de Platon

\* Université Paris X - Nanterre, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre cedex, France.

<sup>(1)</sup> Citons seulement, pour nous limiter à l'essentiel, l'article "Esel" in *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, VI, col. 626-676 (Fr. Olck) et l'étude approfondie de W. Deonna (1956, p. 6-46, 337-364, 623-658). Nous n'avons pu consulter la thèse inédite de J. Gayoux-Carette, *L'âne : zoologie, éthologie, représentations, usages*, Museum National d'Histoire Naturelle, 1998, dont la troisième partie recoupe certainement notre propos.

(*Phèdre* 260 bc) montre clairement l'infériorité de l'âne par rapport au cheval (voir aussi *infra*). Plus tard, Cervantès illustrera la même idée en mettant Don Quichotte sur un cheval (vieux et efflanqué, certes), tandis que Sancho Pança va sur un âne.

L'âne s'emploie aussi à des travaux bas : il porte les lourdes charges, met en mouvement les meules à huile et à blé, tire les charrettes ; quand il véhicule des personnes, elles sont plutôt de rang inférieur. Or la tâche de porter a de tout temps été méprisée : les soldats romains donnaient leurs armes à porter aux *calones*, sortes de valets d'armée ; en français, le mot "faquin" signifie d'abord "portefaix" ; enfin, jusque tout récemment, une personne distinguée, même de sexe masculin, ne devait pas porter de paquets : elle se faisait accompagner d'un domestique ou livrer ses emplettes.

Par ailleurs, l'âne, sauf exception dans certains pays où la terre est légère (cf. Varron, *Res rusticae* I, 20, 4 et II, 6, 5 ; Columelle, *De re rustica* VII, 1, 2 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* VIII, 167 et XVII, 41), ne se consacrait pas au noble travail du labour, réservé au bœuf. Une comparaison développée par Plaute (*Aulularia* 228-235), qui finit sur le proverbe *Ab asinis ad boues* (cf. Érasme, *Adages* 630), montre bien la supériorité du bœuf.

Enfin, l'âne est banal, car omniprésent. Il fait partie de l'univers quotidien tant grec que romain, ce qui explique sa bonne représentation dans les proverbes (qu'on se reporte à l'ouvrage classique d'A. Otto), les fables et les anecdotes. Il entre dans le titre d'une pièce de Plaute, l'*Asinaria*, inspirée de Démophile, et son ombre même fournit matière à histoires. Plutarque (*Vies des dix orateurs*, "Démosthène" 848 AB) et d'autres nous apprennent que Démosthène, un jour où on ne l'écoutait pas à l'assemblée, raconta l'histoire de l'ombre de l'âne. L'orateur a choisi cette anecdote, ou on l'a lui a attribuée, en fonction du sens de l'expression "l'ombre de l'âne" (Otto n° 188 ; Érasme, *Adages* 252), formule familière qui signifie "chose sans importance, moins que rien", et a aussi suggéré un développement à Aristophane (*Guêpes* 169-201) et à Apulée (*Métamorphoses* IX, 42).

Bref, l'âne est dans le registre de l'ordinaire et du bas. À ce titre, il est sous-représenté dans la poésie et notamment dans les grands genres. *Asinus* et les mots de la même famille (qui entreraient parfaitement dans l'hexamètre) sont absents par exemple des œuvres de Lucrèce, Horace, Tibulle, Manilius, Lucain, Stace, Silius Italicus, Valerius Flaccus et Claudien. Seul Ovide parmi les poètes parle de l'âne, et en employant dans 17 cas sur 18 les diminutifs *asellus* et *asella* au lieu de *asinus*. Il semble que ces diminutifs soient perçus comme plus poétiques, puisque Virgile

(une occurrence), Propertius et Martial (respectivement deux occurrences), Juvénal (trois occurrences), ne connaissent qu'eux, et que Phèdre recourt aussi souvent au diminutif qu'au positif, sans qu'il y ait de nuance de sens. Seuls Plaute et Térence emploient sans hésiter *asinus*. L'âne sous sa forme pleine peut donc être comique, mais en aucun cas épique, didactique ou élégiaque.

Cette image négative fait entrer l'éloge de l'âne dans le genre rhétorique de l'éloge paradoxal. Selon Philostrate l'Ancien (*Vie des sophistes* 614-615), l'éloge de l'âne pourrait être né d'une plaisanterie de Ptolémée de Naucratis : celui-ci, rencontrant un jour Héraclide de Lycie qui venait d'écrire un *Éloge de la peine*, aurait sur le manuscrit effacé la lettre *pi*, transformant ainsi l'oeuvre en un *Éloge de l'âne* (*ponou* devenant *onou*) ; sans doute voulait-il suggérer qu'Héraclide était un âne. Mais Platon évoque déjà dans le *Phèdre* (260 bc) l'idée absurde d'écrire un éloge de cet animal. À la Renaissance, les éloges de l'âne ont fleuri (Dandrey, 1997, p. 277-279 ; Ordine, 1993) : tous soulignent de manière à peu près analogue ses vertus, son utilité, son rôle dans l'Antiquité païenne et chrétienne...

Cependant, à y regarder de près, les valeurs attachées à l'âne sont plus complexes. Certes, il est dans le registre de l'animalité brute. D'abord, c'est la bête de travail par excellence. Il est souvent mis sur le même plan que les esclaves, par exemple chez Apulée (*Métamorphoses* IX, 12) et à plusieurs reprises dans la Bible (Job 1, 3, etc.). Son sort est si peu enviable que, dans la fable 262 d'Ésope, il adresse une supplique à Zeus. Être âne est une punition, puisque, selon Platon (*Phédon* 81 e ; voir aussi Tertullien, *De anima* 33, 5), ceux qui dans leur vie "se sont adonnés à la mangeaille, à l'impudicité, à la boisson, sans aucune retenue" verront leur âme se réincarner dans un âne ou une bête analogue ; Lucien envisage le même châtement pour les riches (*Ménippe ou la Necyomancie* 20). Ensuite, son ignorance et sa stupidité en font l'antithèse de l'homme, ainsi chez Lactance (*Institutions divines* III, 19, 18), où *homo mas* est opposé à *barbarus, mulier* et *asinus*. Et les oreilles d'âne sont symbole de bêtise. Apollon, que le roi Midas avait jugé moins bon flûtiste que Marsyas, l'affuble de telles oreilles en lui disant selon le mythographe Hygin (*Fables* 191, 2) : *quale cor in iudicando habuisti, tales et auriculas habebis*. Dans la version d'Ovide, c'est à Pan qu'Apollon est jugé inférieur mais le résultat est le même (*Métamorphoses* XI, 174-175) : *nec Delius aures / humanam stolidas patitur retinere figuram*. La modalité de cette punition peut aussi avoir un rapport avec les faibles capacités musicales attribuées à l'âne, qu'attestent les proverbes *Asinus ad lyram* (Otto n° 185 ; Érasme, *Adages* 335) et sa variante *Asinus ad tibiā* (Érasme, *Adages* 3047) ; selon

Élien (*Sur la nature des animaux* X, 28), les Pythagoriciens affirment que l'âne est le seul animal à ne pas naître "conformément à l'harmonie", et c'est pourquoi il est complètement sourd au son de la lyre; chez Plutarque (*Banquet des sept sages* 5, 150 E), un personnage, en l'occurrence Ésope, s'étonne que l'on fasse des flûtes avec des os d'âne, animal "si épais et si éloigné des Muses". Au Moyen Âge, l'âne-musicien symbolise souvent dans la plastique romane la stupidité<sup>(2)</sup>.

Cependant, les contraires sont proches, puisque l'âne a parfois un comportement humain, tel celui qui, mangeant des figues et buvant du vin, fit au sens propre mourir de rire soit le stoïcien Chrysippe (Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* VII, 185), soit le poète comique Philémon (Lucien, *Exemples de longévité* 25); ou tel l'âne du grammairien du V<sup>e</sup> siècle Ammonianus, qui était pris du désir de connaître la poésie à force d'en entendre (Photius, *Bibliothèque* 339 a); de même l'âne qui avait transporté Dionysos à Dodone reçut-il du dieu reconnaissant la parole humaine à la place de son disgracieux braiment (Hygin, *Astronomie* II, 23). Sous la forme d'un âne peut aussi se cacher un homme, comme bien sûr chez Lucien et Apulée, et plus tard dans le conte médiéval germanique de l'"Âne-prince" (*Asinarius*), où un âne, unique enfant d'un couple royal et habile musicien, trouve finalement le bonheur dans une cour étrangère où il perd son corps animal. D'ailleurs Hildegarde de Bingen au XII<sup>e</sup> siècle note dans sa *Physique* (VII, 9) que l'âne a une certaine communauté de nature avec l'homme, ce qui explique qu'il aime sa compagnie.

L'animalité de l'âne se voit aussi par sa sexualité. Sa puissance sexuelle (au moins aussi soulignée par les auteurs que celle du bouc, mais le bouc, employé comme comparant pour l'homme, indique plutôt une libidosité sénile, ainsi chez Suétone, *Vie de Tibère* 43, 3 et 45) symbolise la lubricité, le désir sous sa forme bestiale. L'âne est d'ailleurs entré en compétition avec Priape à propos de la taille de leur organe, mais a été vaincu, seul Lactance (*Institutions divines* I, 21, 28), qui a peut-être lu trop rapidement ses prédécesseurs, lui attribuant la victoire. Dans ce domaine, l'âne est l'opposé de l'oiseau sentimental, moineau ou colombe, avec lequel jouent les jeunes filles (cf. Catulle, *Poèmes* 2 et 3<sup>(3)</sup>). L'âne ithyphallique est fréquent

dans les arts figurés (Deonna, 1956, p. 637). Dans la littérature, les textes les plus connus sur ce sujet sont les romans de Lucien (*Lucius ou l'Âne*) et d'Apulée (voir notamment *Métamorphoses* VII, 21-24; VIII, 26; X, 19-29<sup>(4)</sup>), qui reposent sur le thème de la réversibilité qui existe entre l'âne et l'homme. Rappelons d'ailleurs que le héros cherchait en réalité à se métamorphoser en oiseau (*Métamorphoses* III, 21 sq.): bref, il voulait devenir Éros ailé, il devient Priape. Mais l'âne lubrique intervient dans d'autres œuvres: Juvénal (*Satires* VI, 334), rapportant les débauches qui prennent prétexte des mystères de la Bonne Déesse, nous affirme que les femmes, à défaut d'amant, d'esclave, de porteur d'eau, se feront couvrir par un âne; ailleurs (IX, 92) il désigne par l'expression *bipedem... asellum* un homme bien membré; dans l'*Histoire Auguste* (*Vie de Commode* 10, 9), on apprend que l'empereur Commode chérissait un homme aux parties sexuelles développées *ultra modum animalium*, et qu'il appelait son âne; beaucoup plus tard, Hildegarde de Bingen (*Physique* VII, 9) note que l'âne dispose d'une surabondance de forces pour la fornication. Voltaire reprendra de manière comique ce thème au chant XX de la *Pucelle d'Orléans*, où l'âne diabolique qui sert de monture à Jeanne tente de la séduire. Plus récemment, l'écrivain polonais de langue anglaise Jerzy Kosinsky (1968) décrit l'accouplement public d'une jeune fille avec un animal qui n'est pas nommé mais doit être un âne. Le symétrique, c'est-à-dire l'union d'un homme avec une ânesse, se rencontre plus rarement et n'a pas la même signification: selon Plutarque (*Parallèle des Grecs et des Romains* 29, 312 E) et Stobée (*Florilège* II, 395 Meineke), un beau jeune homme d'Éphèse, Aristonymos, qui haïssait les femmes, s'unit à une ânesse et celle-ci mit au monde une ravissante jeune fille à qui l'on donna le nom d'Onoscelia ("jambes d'âne"). Du reste la lascivité des ânesses est rarement évoquée, car pour la sexualité l'équivalent féminin de l'âne est la louve: Pline l'Ancien nous dit seulement (*Histoire naturelle* VIII, 108) que la femelle de l'âne sauvage (*asinus siluestris*) aime à copuler quand elle est pleine. Si la culture antique n'a pas les mêmes répugnances que nous pour les accouplements avec des animaux, bien attestés dans la mythologie, l'âne n'en demeure pas moins lié au sexe excessif et coupable. À Cymè (et non à Cumes), on promenait sur un âne, selon

<sup>(2)</sup> Voir cependant les réserves de F. Garnier (1988).

<sup>(3)</sup> Cependant on a parfois voulu donner à ce moineau une signification obscène (= *mentula*), voir Y. Nadeau, "O passer nequam. Catullus, 2, 3", *Latomus*, 39, 1980, p. 879-880.

<sup>(4)</sup> Dans un passage du roman *La Bataille de Pharsale* (Éditions de Minuit, Paris, 1969, p. 92-93), le prix Nobel Claude Simon traduit librement, sans en prévenir le lecteur autrement que par l'usage de l'italique, le chapitre 22 du livre X, où Lucius-âne s'unit à une grande dame amoureuse de lui.

Plutarque (*Questions grecques* 2, 291 EF), la femme convaincue d'infidélité conjugale, type de châtement attesté par Hésychius (s.v. *onobatides*); chez les Pisidiens, c'est le couple adultère qui subissait cette infamie, d'après Nicolas de Damas (Jacoby, *Fragmente der Griechischen Historiker* 90, 103). De même, dès le haut Moyen Âge, est attestée un peu partout en France la coutume de l'asouade, promenade à rebours sur un âne à laquelle étaient contraints les maris cocus ou battus (Van Gennep, 1946-1947, I, 2, p. 618-19, et I, 3, p. 1071-72). L'âne est la part de bestialité qu'il y a en nous.

C'est comme symbole de fertilité que l'âne est associé à Priape et à d'autres dieux de même nature. Il est aussi l'animal de Dionysos (cf. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* XXIV, 2). De leur côté, les Hyperboréens sacrifient des ânes à Apollon (Pindare, *Pythiques* X, 31-36), mais le dieu interdit à d'autres peuples de le faire, ainsi que l'enseignent les histoires de Clinis et Lycios, punis pour avoir enfreint cette interdiction. Porphyre (*De abstinentia* II, 25, 6) et Arnobe (*Contre les Gentils* VII, 16) nous rappellent d'ailleurs que d'une manière générale on n'immole pas d'ânes. Il y a donc en l'âne quelque chose de sacré qu'a bien souligné W. Deonna. Mais, comme l'indique le même auteur, l'âne peut également avoir un caractère démoniaque. L'inférieure Empuse a des jambes d'âne selon les scholies à Aristophane (ad *Grenouilles* 296 et *Assemblée des femmes* 1048). En Égypte, où il est haï (cf. Élien, *Sur la nature des animaux* X, 28), l'âne est l'animal de Seth, meurtrier de son frère Osiris. Or les Grecs ont assimilé Seth à Typhon (Plutarque, *Isis et Osiris* 30-31, 362 E-363 D), lui aussi dispensateur du mal. Le fait a certainement un rapport avec la métamorphose de Lucius chez Apulée, qui recouvre sa forme humaine en s'initiant aux mystères d'Isis.

Cependant l'âne possède de nombreux traits positifs ou du moins ambivalents : il fournit quantité de remèdes énumérés par Pline l'Ancien (*Histoire naturelle* XXVIII, 163 sq.); le lait d'ânesse était notamment utilisé par les dames pour préserver la fraîcheur de leur peau (cf. Pline l'Ancien XI, 238 ; Juvénal, *Satires* VI, 468-470), comme le fera encore au XV<sup>e</sup> siècle Agnès Sorel. La chair de l'âne était estimée par les Perses (Hérodote I, 133) ; à Rome, Mécène introduisit l'usage d'en manger (Pline l'Ancien VIII, 170). Le cadavre de l'âne donne naissance à des scarabées (Pline l'Ancien XI, 70), selon la croyance généralement admise que des êtres vivants peuvent naître de la putréfaction de matières organiques ; ici l'idée repose sans doute sur un jeu étymologique, repris par la *Souda* (s.v. *cantharos*), entre *cantharos*, "scara-

bée" et *canthôn*, "âne". De son vivant, l'âne ne sert pas de monture seulement aux paysans, mais aussi à des dieux (Dionysos, Silène, Satyres, cf. e.g. Athénée, *Deipnosophistes* V, 200 e). Sans lui, le mulet, si utile, n'existerait pas. Ses oreilles sont grandes et laides, mais lui permettent de bien entendre, qualité appréciée de Lucius chez Apulée (*Métamorphoses* IX, 15, 6) ; et l'oreille est symbole de savoir, comme l'indique entre autres l'expression "les oreilles du Roi" (Xénophon, *Cyropédie* VIII, 2, 10 ; Plutarque, *De la curiosité* 16, 522 F). Son braiment disgracieux et sonore a fait de lui l'instrument de plusieurs victoires militaires (Hérodote IV, 129), surtout lors de la Gigantomachie où il terrifia en brayant les Géants (Pseudo-Ératosthène, *Catasterismi* 11 ; Hygin, *Astronomie* II, 3), et a sauvé Lotis et Vesta des ardeurs amoureuses de Priape (voir Ovide, *Fastes* I, 415-440 et VI, 319-348). Son entêtement peut être une obstination efficace : ainsi quand il sert de comparant à Ajax dans l'*Illiade* (XI, 558-565). Il est patient (dans le poème de Victor Hugo "L'Âne", l'animal porte le nom de "Patience", qui traduit également son opposition à la science) et humble, jusqu'à en être presque un souffre-douleur : ainsi chez Apulée, Lucius est tourmenté gratuitement par un gamin, puis par la femme d'un boulanger (*Métamorphoses* VII, 17-26 ; IX, 15) ; un personnage de Plutarque, ne pouvant frapper un ânier parce qu'il était athénien, tourne sa colère contre l'âne de celui-ci (*Du contrôle de la colère* 12, 461 A) ; beaucoup plus tard, l'âne Balthazar du film de Robert Bresson (le cinéaste connaissait Apulée) sera persécuté jusqu'à en mourir. Rarement l'âne est présenté comme vil et méchant : on ne peut guère alléguer ici que la fable I, 21 de Phèdre, *Leo senex*, reprise par La Fontaine (III, 14), où il frappe le vieux lion à terre, mais après que tous les animaux ont agi de même ; de là vient l'expression française "le coup de pied de l'âne".

Néanmoins l'âne dans la tradition gréco-romaine a une image plutôt négative, il est symbole de laideur, d'ignorance, de stupidité, et de sexualité priapique. La tradition orientale sémite est nettement différente, l'âne était apprécié en Palestine, sa dignité est très nette chez les Hébreux : aussi joue-t-il un rôle noble dans la Bible et la vie de Jésus, ce qui suscitera contre les Juifs et les Chrétiens la calomnie de l'onolâtrie<sup>(5)</sup>. Dans l'Ancien Testament, il sert de monture aux puissants et notamment à Moïse se rendant en Égypte (Exode 4, 20). Ensuite il se trouve dans la crèche avec Jésus, selon l'évangile apocryphe du Pseudo-Matthieu du VI<sup>e</sup> siècle qui avait à l'esprit Isaïe 1, 3. Cependant on a soutenu<sup>(6)</sup> qu'il s'opposait là au bœuf comme les tendances maléfiques aux tendances bénéfiques ; cette opposition

<sup>(5)</sup> Voir l'article "Âne" dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, 2, col. 2041-2068 (H. Leclercq).

<sup>(6)</sup> J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont et Jupiter, 1969, 2<sup>e</sup> éd. 1982, p. 41.



entre l'âne et le bœuf est reprise, sur un mode différent, par Supervielle dans un conte de *L'Enfant de la haute mer* intitulé "Le bœuf et l'âne de la crèche". Puis c'est sur un âne que la Sainte Famille s'enfuit en Égypte, toujours selon les évangiles apocryphes. Enfin c'est un ânon qui sert de monture au Christ à son entrée à Jérusalem; cet ânon est accompagné d'une ânesse selon l'Évangile de Matthieu. Il semble du reste que l'ânesse soit plus valorisée encore que l'âne dans les Écritures: c'est une ânesse qui avertit Balaam de la présence de l'ange de Yahvé (Nombres 22, 22-34), et c'est sur une ânesse que Jésus entre à Jérusalem selon Matthieu (21, 1-6; Marc 11, 1-7 et Luc 19, 29-35 parlent d'un ânon). Au XII<sup>e</sup> siècle, le scolastique Richard de Saint-Victor (*De gemino Paschate*, PL 196, col. 1062-1064), commentant ce dernier épisode, insiste sur l'humilité de l'âne et de l'ânesse: le Christ a voulu s'asseoir sur une telle monture pour montrer la nécessité de l'humilité et en donner l'exemple. Mais il arrive aussi qu'à cette époque l'âne soit l'emblème de la nation juive ou symbolise la Synagogue (Deonna, 1956, p. 654).

Il apparaît donc nettement que l'âne est au croisement de deux symboliques contradictoires, une orientale et sémite, où l'âne est vénéré, une gréco-romaine et indo-européenne, où il est méprisé. Cependant ces deux symboliques ont des points de contact et se mêlent ou s'influencent. Cette ambivalence n'est d'ailleurs pas exceptionnelle dans l'univers de la symbolique animale. Pour mieux cerner la place de l'âne, on peut essayer de le situer par un système d'oppositions et de rapprochements dans le règne animal, que les Anciens considèrent plutôt comme une continuité que comme une succession d'hiatus.

L'âne est l'antithèse de l'homme par la faiblesse de ses facultés intellectuelles. N'inspirant pas la peur, il est le contraire du lion, dont il prend sans succès l'apparence dans une fable célèbre (Ésope 267 et 279; Avianus 5; Babrius 139; La Fontaine V, 21; Érasme, *Adages* 266); plusieurs fois, il s'attribue à tort la puissance du roi des animaux (Ésope 208, "Le lion et l'âne chassant de compagnie"; Phèdre I, 11, *Asinus et leo uenantes*; La Fontaine II, 19). Aussi est-ce un prodige inquiétant quand un âne tue un lion (Plutarque, *Vie d'Alexandre* 73, 6); de même le sens de la peinture de Pompéi représentant un âne faisant sexuellement violence à un lion n'est pas élucidé (*R.E.*, VI, col. 672)<sup>(7)</sup>.

L'âne s'oppose au cheval en ce qu'il ne combat pas à la guerre (Ésope 268; Hérodote IV, 129, Strabon, *Géographie* XV, 727, et Élien, *Sur la nature des animaux* XII, 34, sont des paradoxes). On a déjà donné des exemples de la

supériorité du cheval, qui s'exprime en de nombreux proverbes: Aph'hippôn ep'onous, Ab equis ad asinos (Otto n° 1164), et leur contraire Ap'onôn eph'hippous (cf. Érasme, *Adages* 1747); *Si bouem non possis, asinum agas* (Otto n° 189; Érasme, *Adages* 1704); *Asinum sub freno currere doces* (Érasme, *Adages* 340, cf. Horace, *Satires* I, 1, 90-91). Chez Apulée (*Métamorphoses* VII, 16), l'union de l'âne et d'une jument est considérée comme une mésalliance (*adulterium degener*), et c'est seulement en raison des qualités particulières de l'âne Lucius que le riche Thiasos le préfère pour monture à ses superbes chevaux (X, 18). Du reste, selon Élien (*Sur la nature des animaux* II, 10; XII, 16), les juments trouvent indigne d'être montées par des ânes. Même la queue de l'âne ne vaut pas celle du cheval, puisque les crins de l'une permettent de faire un crible, non ceux de l'autre (Érasme, *Adages* 3156). Enfin, selon Élien encore (*Sur la nature des animaux* XIV, 10), les ânes de Mauritanie sont si incapables de mesurer leur effort à la course qu'ils s'épuisent rapidement et doivent ensuite se faire tirer par des chevaux, la corde au cou, tels des prisonniers de guerre. Plusieurs textes comparent les deux animaux ou les mettent aux prises. Dans un curieux poème de Sémonide d'Amorgos (*Iambes* 7) où les femmes sont caractérisées par un animal, la femme-âne est paresseuse, ne travaillant que sous la menace des coups, goinfre et portée à l'amour; mais la femme-cheval, qui ne cesse de soigner sa beauté, n'est pas beaucoup mieux traitée. Une seule fois l'âne a le dernier mot: c'est dans la fable où le cheval, ayant refusé de partager la charge de l'âne, doit, après la mort de celui-ci, prendre sur lui le fardeau avec de plus la peau de l'âne (Ésope 141; La Fontaine VI, 16).

Pour la noblesse du travail, l'âne est inférieur au bœuf et se rapproche, en moins résistant, du mulet. Il n'est pas un animal domestique choyé comme le chien qu'il cherche maladroitement à imiter (Ésope 275, "Le chien et son maître"; La Fontaine IV, 5). Il n'amuse pas non plus comme le singe (Babrius 125: un âne monté sur un toit en brise les tuiles; on le corrige; il s'étonne car en agissant de même la veille un singe a suscité les rires).

Par sa sexualité brutale et féconde, il s'oppose à l'homme, censé maîtriser ses désirs, à l'oiseau, symbole de sentimentalité (la grande dame des *Métamorphoses*, qui confond sexe et sentiment, appelle comiquement en X, 22, 3 Lucius-âne *meum palumbulum, meum passerem*), au mulet, qui est stérile, et se rapproche du taureau (ainsi en X, 19, 3, Apulée emploie-t-il la curieuse expression *ad instar asinariae Pasiphaeae* pour qualifier l'attitude de la

<sup>(7)</sup> Nous ne nous lancerons pas non plus dans une interprétation de la mosaïque de l'âne vainqueur dans la maison du même nom à Djémila; voir M. Blanchard-Lemée (1975, p. 84-100) et M. Blanchard (1981).

grande dame évoquée ci-dessus). Et si un auteur comme Virgile, qui s'appesantit sur la rage amoureuse des chevaux et des taureaux (*Géorgiques* III, 209-265), ne parle pas de l'âne, c'est sans nul doute que cet animal manque par trop de dignité poétique. De même Zeus se change-t-il en taureau, non en âne, pour séduire Europe.

En somme, c'est du mulet que l'âne est le plus proche et les deux bêtes ont de nombreux traits communs. *Mulus* et *mula* peuvent, comme *asinus*, servir de terme d'injure pour dénoncer la stupidité (Plaute, *Mostellaria* 878 ; Catulle 83, 3) ; l'expression *Mulum de asino pingere* (Otto n° 191), quel que soit son sens exact, indique en tout cas que les deux animaux sont sur le même plan ; et le proverbe *Mutuuum muli scabunt* (Otto n° 1163 ; Érasme, *Adages* 696) a pour équivalent plus tardif *Asinus asinum fricat* (voir aussi Érasme, *Adages* 699). Cependant le mulet a des qualités que l'âne ne possède pas : il est plus vigoureux que lui (Théognis 996, base d'Érasme, *Adages* 2055), à condition du moins d'être né d'un âne et d'une jument, non d'un cheval et d'une ânesse (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* VIII, 171), vit plus longtemps (Aristote, *De la longévité et de la brièveté de la vie* 466 b), tire des voitures plus nobles (*R.E.*, VI, col. 659-661 ; mentionnons au passage la future mule du pape, immortalisée par Alphonse Daudet). Le mulet d'ailleurs en est conscient, qui préfère se souvenir de sa mère jument que de son père âne (Babrius 62 ; idée analogue chez Ésope 128 ; La Fontaine VI, 7). De son côté, le poète Simonide de Céos, amené par un bon salaire à chanter les mules, sut passer sous silence l'aspect le moins glorieux de leur ascendance (Érasme, *Adages* 3754). L'âne dans l'Antiquité gréco-romaine paraît donc, comparé à ses proches notamment, l'animal situé le plus bas dans l'échelle symbolique, et l'on peut dire que Grecs et Romains ne lui ont pas témoigné de reconnaissance pour les nombreux services qu'il leur a rendus.

Ce "haro sur le baudet" a cependant une explication. Nicandre de Colophon (*Thériaques* 343-358) et à sa suite Élien (*Sur la nature des animaux* VI, 51) nous racontent, à propos de la dipsade, l'histoire suivante. Jadis Zeus fit don aux hommes de la jeunesse, pour les remercier d'avoir dénoncé Prométhée voleur du feu. Paresseux et fatigués, ceux-ci mirent le présent sur un âne. Chemin faisant l'animal, assoiffé, voulut boire à une source. Le serpent qui la gardait demanda en échange ce qu'il portait sur le dos. L'âne lui abandonna donc la jeunesse, sans que les hommes intervinrent dans cette transaction qui les lésait. Le serpent reçut en outre la soif de l'âne, qu'il communique à ceux qu'il mord. Depuis ce temps, les serpents, quand ils vieillissent, changent de peau, tandis que l'homme est accablé par les maux de la vieillesse. Cette histoire était vraisemblablement connue de Voltaire, qui la transpose en Inde dans son *Essai sur les mœurs* (Introduction, chap. VI). Si l'homme a perdu la jeunesse éternelle, c'est-à-dire l'immortalité, à cause de l'âne, on comprend dès lors qu'il en veuille à cet animal, comme on en a voulu aux femmes de ce qu'Ève nous ait fait choir du Jardin d'Éden. Cette explication mythique n'est cependant pas exclusive de l'explication historique que nous avançons plus haut : le cheval indo-européen a entraîné la déchéance de l'âne méditerranéen.

Si l'âne combine donc des représentations contradictoires, l'image qui lui est attachée dans la culture gréco-romaine est majoritairement négative, reflétant à la fois l'indignité des tâches qu'on lui impose et le statut inférieur de ses utilisateurs. Assez paradoxalement, il suscite en tant que corvéable à merci une réaction de rejet, quand on aurait pu attendre une certaine considération pour l'aide apportée. Du reste les défauts qu'on lui prête sont en contradiction avec l'utilisation massive qu'on fait de lui. Ainsi ce dédain pour l'âne apparaît comme la conséquence d'un système de valeurs sociales qui dévalue les serviteurs et méprise la misère.

---

## Bibliographie

- BLANCHARD M., 1981.— La notion de programme iconographique d'après les mosaïques de l'âne à Djemila. In : Y. Duval éd., *Mosaïque romaine tardive, l'iconographie du temps : les programmes iconographiques des maisons africaines*. Créteil : Université Paris - Val-de-Marne, p. 67-71.
- BLANCHARD-LEMÉE M., 1975.— *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila (Cuicul)*. Gap : Ophrys.
- DANDREY P., 1997.— *L'Éloge paradoxal de Gorgias à Molière*. Paris : PUF.
- DEONNA W., 1956.— *Laus asini* : l'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 34.
- GARNIER F., 1988.— *L'âne à la lyre, sottisier d'iconographie médiévale*. Paris : Le Léopard.
- ORDINE N., 1993.— *Le Mystère de l'âne. Essai sur Giordano Bruno*. Trad. fr. Paris : Les Belles Lettres.
- VAN GENNEP A., 1946-1947.— *Manuel de folklore français contemporain*. Paris : Picard.
-